

André Nolat



Sept récits

à l'encre
noire



Nouvelles et faits divers criminels



Du même auteur :

POÉSIE :

Au Marches de la Nuit, cahier d'images en vers libres et en prose, La Bartavelle, 2001 (épuisé)

CHRONIQUES :

Les Voyageurs du Petit Jour, récit, (*Libre chronique sentimentale*, tome I), Vichy, Aux dépens des amis de l'auteur : Groupe Terrasse, 2004

Le Jeu de Trente Cartes, chroniques et eaux-fortes, (*Libre chronique sentimentale*, tome II), Paris, Le Bretteur, 2006

ESSAI :

Romances de la rue (« Notes sur quatre écrivains : Mac Orlan, Carco, Simonin, Boudard »), Lyon, éditions Baudelaire, 2009

Les dessins illustrant ces livres ont été réalisés par Virginie Boyer

Terminé ou en préparation :

Florilège poétique : De Villon à Apollinaire

Libre chronique sentimentale (tome III : « La fête est finie »)

Némésis ou les Vies excessives

André Nolat

Sept récits à l'encre noire

(Nouvelles et faits divers criminels)

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4240-6

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

« *Comme la vertu, le crime a ses degrés* »

Honoré de Balzac

AVANT-PROPOS

*« Pour affronter le mal, il importe
de le bien connaître. »*

Robin COOK

Dans ce recueil de récits « à l'encre noire » qui empruntent leurs référents à la réalité historique (les empoisonneuses au Grand Siècle : « La marquise aux poisons », les chauffeurs d'Orgères : « Les amants de la lune rousse », les bandits du Paris 1900 : « La vraie fin d'Amélie Élie, reine des Apaches », les rescapés de la collaboration : « Les cancrelats », les gangsters de New York : « Lucky Luciano, de la rue au grand pouvoir ») et aux faits divers du Clermont-Ferrand d'autrefois (« Où mènent les mauvais chemins », « Marche ou crève »), c'est la présence du crime et des forces qui le provoquent qui donne leur tonalité à ces mésaventures dominées par le goût de l'argent facile, la cruauté, le total mépris d'autrui et la rage de s'imposer... À l'exception de la chronique qui conte la fin tragique de la petite Nelly, à laquelle il serait malvenu d'appliquer le qualificatif de « fille de joie » bien qu'elle ait appartenu au bataillon des trottoirs.

*
* *

Parmi ces récits, on verra que, si la femme a largement prouvé qu'elle pouvait être l'égale de l'homme, elle n'a rien non plus à lui envier dans le domaine criminel.

Des noms célèbres flottent dans la mémoire collective européenne : Messaline qui cuvait ses meurtres dans les lupanars de Subure, Frédégonde qui vainquit Brunehaut, la comtesse Bathory, Catherine de Médicis : la veuve noire, la marquise de Brinvilliers, La Voisin, etc.

Il en est d'autres. Ceux de créatures mal connues, mais tout aussi féroces. Si l'on s'en tient à l'époque française, comprise entre la Restauration et la Première Guerre mondiale, où beaucoup trop de femmes ont été victimes de la brutalité des hommes, on peut signaler le cas de Marianne Bancal qui participa, à Rodez, dans une maison de la rue des Hebdomadiers (aujourd'hui disparue), à l'assassinat du procureur Fualdès. Bonne ménagère, elle plaça au-dessous de la table où l'on égorgeait celui-ci un baquet pour recueillir le sang qu'elle donna à laper aux cochons. Étrangeté de la justice, elle sera acquittée. Plus tard, en 1891, « la femme Berland », logeant rue Voltaire à Asnières, éleva son fils Eugène pour le crime et le poussa à tuer, avec son ami Georges Doré et deux autres complices, la veuve Dessaigne pour la voler. Après avoir écrasé la tête de la malheureuse à coups de soulier, ils furent félicités par l'infamale mégère. Vite pris, Berland et Doré seront raccourcis par Deibler, mais la mère de Berland, plus coupable en somme que ces jeunes

brutes inconscientes, sera graciée. De même, Gabrielle Bompart, instigatrice du meurtre de Gouffé, ne fera que douze ans de travaux forcés (1891-1903) alors qu'Eyraud, son complice, sera exécuté...

Quoi qu'il en soit, aucune de ces femmes n'atteindra à la célébrité de « Casque d'Or », une prostituée de bas étage qui sema la mort autour d'elle et fit une fin presque édifiante !

LES CANCRELATS

Histoire naturelle : « *Le cancrelat (nom usuel de la blatte) est un insecte nuisible. Très vorace, il cherche la chaleur et des endroits pour se dissimuler. Il peut transporter des virus très pathogènes.* »

PROLOGUE

*Ce récit m'a été conté par Marcel H***, surnommé jadis « le Baron ». (Je le reprends tel quel ou à peu près, mais, pour donner à ce texte plus de relief, j'ai ajouté quelques notations personnelles.) Marcel H*** affirmait tenir l'essentiel des faits de Mme Janine C***, le premier rôle. Comment l'avait-il connue ? Il ne me l'expliqua jamais. Se prenant pour une « Merteuil » qui aurait réussi à plier le destin à sa volonté, elle lui donna des détails sur son passé et lui conta la « machination » (sic) sur laquelle reposait sa vie aisée...*

*Quant aux deux morts qui accompagnaient ce parcours, elle les désignait ainsi : « un suicide et une overdose ». Marcel H*** affirmait le contraire : c'est sa version que j'expose ici. Mais rien, aujourd'hui, ne peut la vérifier... J'ai interrogé Auguste le Breton, Alphonse Boudard et des survivants du Milieu de l'époque. Aucun d'eux ne connaissait les C***.*

Je suppose que le « Baron » avait modifié certains noms dans cette histoire ancienne et prescrite par la loi. Mais, quoi qu'il en soit, j'ai changé aussi d'autres noms de personnages qui tenaient à rester dans l'ombre.

1

LE BARON

Avant la Deuxième Guerre mondiale, « le Baron » fut un cambrioleur exerçant surtout ses talents dans les hôtels de luxe et, de surcroît, un artiste très doué dans le domaine de la fausse gravure.

Il avait, j'en suis presque certain, « travaillé » avec Paul Dellapina, l'as des as : « le nouvel Arsène Lupin », selon les journalistes.

Corse, né à Sartène en 1911, Dellapina avait eu une enfance malheureuse. Il perdit sa mère à l'âge de neuf ans ; elle fut tuée par une brute de propriétaire d'un coup de genou dans le ventre alors qu'elle était enceinte. Son père, un brave homme jusqu'ici, se mit à boire et à battre son fils. Lequel s'enfuit, arriva sur les quais de Marseille en 1925. Il commit de petits larcins pour vivre. Arrêté, il connut les bagnes d'enfants (Aniane et Eysses), les prisons (dont Nîmes et Clairvaux). « Que voulez-vous qu'il fît ensuite ? », disait le Baron. « Il devint voleur, mais attention pas n'importe quel voleur : ni un agresseur, ni un braqueur, mais un as de la cambriole sans jamais faire couler le sang. » Ce qu'il ne disait pas, mais qui se murmurait, c'est qu'il avait participé à certains de ces casses dans les dépôts clandestins des grossistes du marché noir évoqués dans le livre, *Cambrioles*, qu'écrivit Dellapina en 1972 et dont il ne verra pas la sortie en librairie puisqu'il mourut un mois avant.

*
* *
*

Antifasciste courageux, écœuré par l'attitude de certains de ses compatriotes, le Baron se joignit à la Résistance à la fin de l'année 1942. Il se conduisit de si belle façon pendant cette période qu'on effaça son casier en 1946. C'est alors qu'il tira un trait sur son passé, qu'il entra, sur recommandation, dans une maison d'édition parisienne en tant que maquettiste et illustrateur. Il recommença sa vie. Bien rémunéré, assagi, il épousa une jolie femme avec laquelle il aurait vécu heureux si elle n'avait eu une insuffisance cardiaque. Elle en mourut. « Ce fut, pour moi, la foudre », disait-il parfois.

Il continua son travail dans l'édition. Toujours courtois, mais de moins en moins loquace. Le bruit courait que, pour oublier, il avait choisi l'aide d'un peu d'opium mêlé à du tabac. Tirait-il sur le bambou ? Je ne saurais l'affirmer... Même s'il faisait preuve de l'indulgence, de la compréhension et de la patience qu'on accorde aux adeptes de cette « fumée lente » que célébraient, à l'époque, les anciens d'Indochine :

*« Opiun, poison de rêve,
Fumée qui monte au ciel
C'est toi qui nous élèves
Aux paradis artificiels
[...]*

*Et le soir aux parfums lourds
Au gré de la fumée lente
Le fumeur se représente
Ses anciens rêves d'amour. »*

*
* *

Peu importe... Je le connus par l'intermédiaire d'un ami et je réussis à gagner son estime grâce à la littérature. Il aimait la poésie et aussi les écrits expressionnistes poussés, en France, sur le terrain pourri de sang des guerres, entre 1870 et 1930. Nous parlions, entre autres, des hantises de Zola, d'Huysmans, de Bloy, de Mirbeau, des contes de Jean Lorrain, du *Grand Meaulnes*, des romans de Bernanos, de Mac Orlan, de Carco et de *La Voie Royale*, ce chef-d'œuvre déposé, en miroir, sous la voûte de la mort. Je l'écoutais. Je répondais à ses questions (« Développez », disait-il), mais je ne l'interrogeais pas. Pourtant, au soir de sa vie, il me confia des souvenirs et cette histoire que je peux bien, à mon tour, résumer ici puisque, aujourd'hui, le narrateur et les personnages ont tous quitté ce monde.

2 JANINE

Victor et Janine C*** terminèrent leur existence en bourgeois assurés du lendemain dans un appartement très agréable au sommet d'un petit immeuble proche des Buttes-Chaumont. « Trois pièces cuisine », comme disent les annonces immobilières. Un ensemble lumineux, bien meublé, décoré avec un certain goût encore que le passé de

Madame perçât, de-ci, de-là, sous des fanfreluches. Dans sa tanière, le couple vivait douillettement et s'offrait chaque année deux mois de vacances dans un hôtel de la vieille ville de Nice.

C'était, pour eux, l'aisance. Un bas de laine bien géré. Aimés de leur concierge, bien nourris, bien vêtus mais sans ostentation, bien coiffés, encore bruns de cuir et de poil, luisants d'égoïsme, ils campaient sur leur passé comme des cancrelats dans un local à poubelles s'offrant chaque semaine deux échappées : cinéma, théâtre ou opérette, suivies d'un repas choisi dans un restaurant des quartiers calmes.

Il n'en fut pas toujours ainsi.

*

* *

Janine C*** ne venait pas de la rue, mais d'une famille recomposée de la classe moyenne : mère décédée, père remarié. Après le collège, dès 17 ans, elle avait quitté le domicile paternel où sa belle-mère faisait la loi. Elle avait eu des liaisons sans importance tout en travaillant chez un curieux libraire. Il lui fournit le gîte et le couvert à condition qu'elle accepte d'accompagner certains clients dans l'arrière-boutique où se négociaient des ouvrages plus que licencieux. D'elle-même, elle proposa de rendre d'autres services plus intimes à condition de toucher la moitié du prix exigé. Sitôt dit, sitôt accepté par le patron et ses clients spéciaux. Née pour le vice, elle devinait presque immédiatement ce qu'il fallait offrir aux hommes, en plus. Petite monnaie de leur plaisir : piqûres d'épingle, coupures, fustigations, etc. Elle

n'en éprouvait ni dégoût, ni plaisir particulier, pas même celui de se venger de son père. Mais elle exigeait de rester toujours la meneuse du jeu.

Elle fit la connaissance de Victor au *Tahiti Dancing*, place de Clichy. Quelques jours après, ils avaient compris que leur histoire était tout à la fois neuve et commencée depuis longtemps, qu'ils se complétaient sur tous les plans et que, dans la mesure du possible, ils ne se quitteraient plus. Mais afin de parfaire son éducation, elle décida cependant d'entrer en Maison. D'abord au *Palais Oriental* de Reims (le fameux *P.O.*, fief de Charlot l'Éventré très célèbre dans tout le Milieu) qu'elle quitta vite de peur d'y perdre son anonymat, puis au 9 de la rue Basse à Versailles, un établissement renommé quoique discret. Troublante, à la façon de Viviane Romance en sa jeunesse, plus instruite que la moyenne des filles soumises, elle y fut très demandée. Mieux : elle y triompha. Vache avec ses collègues, mais tout sucre tout miel avec les tauliers, elle conquiert leur estime, leur affection même, sans porter préjudice à la sous-maîtresse qui lui en sut gré. Aussi, n'eût été la loi du 13 avril 1946, aurait-elle, c'est certain, accédé à d'importantes fonctions dans l'univers de la tolérance.

Laissant à Victor, qu'elle avait épousé, le temps de régler toutes ses affaires, pendant trois ans, elle arpenta la rue Godot-de-Mauroy... Cette rue, la rue de Sèze et la rue Caumartin formaient alors une giboyeuse figure géométrique où gravitaient plus de cent professionnelles de l'amour...

Toujours belle même, très brune, elle attendait, méprisante. Ses yeux noirs, crayonnés, semblaient des

morceaux de cette pierre d'obsidienne qui reflète le monde, mais qu'on ne pénètre pas. La bouche peinte d'un fard rose vanillé, le corps parfumé, tendu, comme en demande, elle exaspérait le désir des mâles qui n'étaient que de minuscules fragments du puzzle qu'elle ordonnait dans son cerveau et dont l'image finale ne manquait pas, pour elle, de précision. Bien galbée dans ses robes noires taillées sur mesure, elle se distinguait par son écharpe de soie rouge, son ciré noir à la mi-saison, son parapluie noir et blanc, sa veste de fourrure en vison gris dès les premières froidures. Elle ne dérogeait à ce rituel vestimentaire qu'au cœur de l'été lorsque, gantée dans une robe de foulard vert clair pastillée de vert foncé, elle faisait les terrasses des cafés de la Madeleine avec la complicité des garçons. Cachant un esprit cupide et insensible dans un corps souple et doux, on aurait pu dire, alors, qu'elle préfigurait les décennies à venir, les époques décadentes et pourries par l'argent.

Elle s'expliquait à *l'Hôtel des Glycines*, entré de temps à autre, sans s'attarder, à *L'Aventure* et au *Bridge*, un bar américain, ou au *Lutin*, mais elle ne mettait pas les pieds au bar de Magda, le 27, un lieu aussi dangereux que la patronne. La connaissant, puisque, en 1947, elle avait tapiné non loin d'elle, à la différence des autres filles, elle ne la craignait pas. Un soir d'hiver, elle l'avait coincée sous un porche et lui avait piqué une lame sous le cou jusqu'à la venue d'un filet de sang. Le lendemain, Magda s'était installée à l'autre bout de la rue, près de celle des Mathurins avant de devenir la compagne de Robert Juan nouvel acquéreur de l'établissement baptisé *Charivari*. Mais, sentant le rif, comme les bêtes sentent l'orage, Janine se méfiait.

(Elle ne se trompait pas. Le *Charivari* allait être, quelques années plus tard, le point de départ d'une guerre du Milieu : le meurtre de Pierre Cucari, juge de paix du Mitan, par Robert Juan l'Oranais déchaîna une vendetta et se termina par un massacre rue Lepic, le 28 mai 1958, dans lequel Robert Juan fut mitraillé.

Mais, depuis longtemps, elle avait quitté le coin.)

3 VICTOR

Dans ces mêmes années 1940, Victor, qui épousa Janine en légitimes noces, lui aussi, portait beau. Grand, bien bâti, cheveux calamistrés et œil de velours, il pouvait jouer les Brummell du trottoir dont il arborait l'uniforme : complet chic et chapeau mou. Et, lorsque Tino Rossi lança sa version de la chanson *Bel Ami* :

*(« Dans les salons, au temps de Maupassant
Les élégantes disaient en passant
Bel Amant, bel Amour, bel Ami... »),*

c'est le surnom qu'elle lui donna... Mais il était lâche, très lâche au fond. Et s'il tenait un établissement de nuit dans le bas de la rue Pigalle, au-dessous de *La Petite Taverne*, c'était sous la protection tarifée d'un caïd de la rue. De même, il payait des videurs pour sa tranquillité. Il était prudent. Il ne frimait pas, ne flambait pas et il fréquentait le moins possible les aventuriers de la pègre. En fait, il avait une âme de commerçant et, de nos jours, il eût peut-être accepté un poste de demi-grossiste dans le

milieu de la drogue. Un monde infect, mais secret, cloisonné, où l'on ne prend pas de risques inutiles et où les « dealers » sont une piétaille facilement sacrifiée.

Il drivait pourtant une gentille petite taule : devanture très comme il faut, encadrement de faux marbre noir, voilage opaque et rideau épais soigneusement tiré dès que tombait la nuit. On était surpris, en entrant par la profondeur de la salle (c'était d'ailleurs le cas de beaucoup de tapis de la rue Pigalle, tels *Le Monico* ou *Le Grand Duc*) : à gauche, le bar, à droite une douzaine de tables pour le souper et la suite, au centre une petite piste de danse. Sa clientèle se composait surtout de commerçants en goguette enrichis par le marché noir et, pour ajouter du charme au trio de l'orchestre, il s'offrait, au cacheton, des vedettes de l'époque : Léo Marjane qui reprenait les succès des chanteuses appréciées des Allemands (en particulier : « *Bei mir bist du schön* », la chanson de la collaboration horizontale, selon certains), Tohama, une jeune chanteuse belge qui se lançait dans les cabarets parisiens avec « Le vent m'a dit une chanson » de Zarah Leander et « Frénésie ». On pouvait y entendre, parfois, Jean Raphaël et Marie-José, des chanteurs de tango, que la guerre obligeait à se produire où ils le pouvaient. Ajoutons que l'orchestre interprétait, à la demande, *Lily Marlène* (la nouvelle version, celle de Lale Andersen, que Suzy Solidor chantait, en français, dans son cabaret de la rue Sainte-Anne) et *Musique, Musique, Musique*, un air très rythmé créé par Marika Röck en 1939 ; il interprétait aussi *Seule ce soir* et, après 1942, une chanson rodée dans les musettes, venue du quartier réservé de Marseille, et que Lucienne Delyle

venait de populariser, avec son grand talent, sous le titre *Mon amant de Saint-Jean* et des paroles, édulcorées, de Léon Agel.

*
* *

Quoi qu'il en soit, M. Victor végétait. L'Occupation qui durait allait lui donner sa chance. Elle vint d'Auguste Joseph R***, dit Bibi R***. Un truand sur lequel le Baron donnait des précisions. Ami de Carbone, monté de Marseille à Paris, propriétaire d'un bordel dans le Nord de la France, tenancier florissant de *L'Heure Bleue*, un cabaret de Pigalle, racketteur à l'occasion, il entra, sous l'Occup', dans la clique monstrueuse de la rue Lauriston et s'associa, de surcroît, avec la bande des Corses de l'avenue Foch. Au mois de juillet 1944, pour éviter le peloton, il s'enfuit, gagna l'Amérique latine où il acquit une chaîne d'hôtels, de restaurants et de cabarets ; où il deviendra un des très gros caïds de la drogue, de la « French Connection ». Arrêté et extradé aux USA en 1972, il ne fit aucune révélation et fut condamné, en 1973, à vingt ans de prison. Enfin, à demi paralysé, il bénéficia d'une grâce médicale et vint mourir au Paraguay. « Son cas est compliqué, indéfendable à mes yeux, précisait le Baron, et s'il a, comme on l'a dit souvent, emporté une partie du trésor de la rue Lauriston, il a poursuivi, en l'investissant dans le trafic international de la drogue, l'œuvre de mort des nazis... Dingue, non ? »

*
* *

Protégé donc par ce personnage puissant, redouté (qui traitera plus tard avec « Cosa Nostra »), Victor, acquis à la collaboration économique, trafiqua, en souplesse, avec les occupants nazis. Mais il ne se mêla ni à la pègre tapageuse des cabarets du quartier (*Le Chapiteau, Le Royal, La Roulotte, Le Grand Jeu*, etc.), ni à celle qu'attirèrent les tortionnaires de la Gestapo française.

Dans sa partie, il s'enrichit considérablement, il « travailla » souvent pour un haut fonctionnaire de la police, corrompu par Joanovici, qui fit disparaître sa fiche du fichier de la Moudane. Il se fit, en outre, en France, en Belgique, en Espagne, d'utiles relations parmi les réseaux de la collaboration qui restèrent puissants bien après la guerre.

Juste avant la Libération, les plus malins des collabos s'entraidèrent, changèrent de bord, fournirent en armes les derniers maquis, versèrent leur obole au puissant parti communiste. Ainsi, beaucoup – dont Victor – se sortirent-ils de la période avec bonheur. Certains, même, obtinrent les honneurs de la guerre et occupèrent, par la suite, de hautes fonctions. Quoi de plus banal, en somme ? La liste est longue : industriels, politiques... Il serait dangereux de l'établir et de la publier...

Sur les conseils de Janine, Victor investit une grande part de cet argent très salement gagné dans l'achat d'un fonds de commerce loué à une fleuriste et d'un grand entrepôt vétuste, mais admirablement situé près du quai de Grenelle. Ces transactions se

firent grâce à un notaire roublard que la belle avait gardé comme client avec quelques autres, riches et âgés. Des vicieux qu'elle tenait en laisse.

4

MAIS L'ARGENT FILAIT ...

Victor resta un mari fort discret. Et, pour tirer un trait sur le passé, le couple prit en gérance un hôtel pour touristes à Bruxelles où ils s'appliquèrent à polir leur allure et leur langage. Tandis qu'il organisait, pour les clients, des soirées juste un peu frivoles, elle prit goût à la lecture : si elle méprisait Nana d'être si bête, Emma Bovary d'être si molle, elle appréciait les ambitieux de Balzac, elle déplorait la haine qui affaiblit Milady... Ils vécurent, en Belgique, une dizaine d'années. Puis ils rentrèrent à Paris et s'installèrent avenue Trudaine. Mais l'argent filait et il fallait trouver une combine. Victor s'en remit à sa femme.

Celle-ci chercha, envisagea des affaires plus ou moins délicates et ne trouvait rien. Jusqu'au jour, où promenant son caniche dans le square d'Anvers, elle rencontra M^{lle} Évelyne, une vieille fille mélancolique, fade mais pas laide, pour laquelle elle déploya tous ses charmes. Elle en obtint des confidences. Encore très sentimentale bien que déçue par un premier amour, M^{lle} Évelyne attendait, comme dans la chanson, « le gentil compagnon qui rend les femmes heureuses »... Héritière d'une lignée de biscuitier du Nord, elle était riche. Très riche même et, hors de lointains cousins lillois, à peu près seule dans la vie.

C'était la proie rêvée, mais il fallait un appât avant de tisser une toile.

Janine chercha discrètement, élimina la pègre déclarée. Puis, elle apprit qu'une fille remisee avait monté une affaire en or sous le nom de M^{me} Madeleine. Propriétaire d'un hôtel spacieux et discret entre Pigalle et Blanche, elle offrait, aux amateurs des deux sexes, des jeunes gens tels quels ou en tenue : uniformes, costume de petit marquis, de torero, combinaisons d'ouvrier, de motard, de plongeur, entre autres. Et pas n'importe quels jeunes hommes, pas des petites frappes ou des truqueurs du coin, mais une jeunesse bien éduquée – fils de famille dévoyés, étudiants, débutants du spectacle, en mal d'argent ou de relations et prêts à beaucoup donner d'eux-mêmes pour s'en procurer. Elle leur interdisait l'entôlage, le chantage, les menaçant, en cas d'essai, de très sévères punitions ; elle en avait les moyens et bénéficiait de hautes protections qui détestaient le scandale.

[Fait étrange, j'ai plus tard connu cette fameuse Madeleine. Elle tenait, sur ses vieux jours, un petit hôtel où elle logeait des travestis, passage Saint-Michel, à la Fourche, face au bar de Raymonde la Panthère à laquelle elle avait recours lorsque les méchants barbillons de ses pensionnaires lui cherchaient des crosses. Elle avait alors l'allure et les propos d'une vieille dame calme et, somme toute, assez loquace. Après quelques portos, elle aimait parler de son passé, de ses hôtels (elle en avait acheté un second dans les années 1960) près du boulevard de Clichy, de ses « employés » (dont certains devinrent célèbres), des complices qui les testaient comme le

faisaient les maques avec les filles. C'est pourquoi j'ai pu, sur ce point, dix ans plus tard, étoffer un peu le récit du Baron. Mais je ne sais rien de plus. D'ailleurs, je m'aperçois que, de bien des choses, je n'ai pu prendre la complète mesure. C'est peut-être mieux ainsi.]

*
* *

Immédiatement, Janine comprit qu'elle découvrirait là un complice facile à manier. Se présentant en cliente, chignon serré, lunettes et tailleur strict, elle examina de très précises photos présentées par une employée de la proxénète. En vraie professionnelle, elle trouva ce qu'elle cherchait. Un certain Jean-Marc, armé pour la volupté, mais dont sa science des hommes lui permit de deviner qu'elle le dominerait. En femme intelligente qui venait des Maisons, elle en savait bien plus sur le genre humain que les « psys » à la mode d'aujourd'hui...

Car ce gigolo élégant (« fait au moule », pensa-t-elle), quoique de taille moyenne, dissimulait une certaine veulerie sous des airs désinvoltes de mauvais ange brun affûtant ses yeux pâles et obliques. L'employée le décrivit comme un jeune homme coupé de sa famille, plutôt gentil, discret, assez intelligent, mais velléitaire, vaniteux et très sensuel. Rejeté par le théâtre, il se prostituait avec l'espoir d'y revenir, de prendre sa revanche. Il désirait passionnément la gloire et la richesse pour être

remarqué, pour ne pas disparaître avec les masses éphémères.

5

JEAN-MARC ET ÉVELYNE

Janine sollicita une rencontre privée. Son mari, dit-elle, venait de s'éteindre après une longue maladie. Et si sa démarche était dictée par la nature, elle ne voulait pas insulter à sa mémoire et se compromettre dans le quartier. « Il viendra », répondit simplement l'employée fixant un prix que Janine paya sans discuter. Elle eut donc le gigolo, un jour entier à sa merci. Puis elle s'arrangea, financièrement sans doute, avec l'entremetteuse... Il revint. Rompue à tous les vices, elle sut le contenter mieux que personne. Mis en confiance, il lui demanda la permission de fumer quelques cigarettes de marijuana, une drogue déjà très en vogue à Saint-Germain-des-Prés. Elle accepta volontiers, tirant ainsi un nouveau fil de sa toile.

*

* * *

Ils poursuivirent l'aventure, en cachette, dans le studio du jeune homme puis, jugeant cela malhabile, ils choisirent de se rencontrer, hors de Paris, dans diverses auberges spécialisées. Elle commença à lui parler de M^{lle} Évelyne. Il comprit vite et n'en fut pas choqué. De cliente, Janine était devenue, pour lui, une femme qu'il admirait, la souveraine qu'il cherchait

peut-être, sans trop le savoir. D'ailleurs, c'est lui-même qui se déclara apte à séduire l'héritière ainsi qu'à la délester d'un peu de son capital...

Le présenter à Évelyne fut, pour Janine, une tâche facile. Elle le fit passer pour son neveu, un jeune homme timide, romanesque, étudiant pauvre et de bonne compagnie. Dans ce qu'il crut être un vaudeville un peu crapuleux, il joua son jeu à la perfection, et la naïve Évelyne fut, bien vite, à sa main. Il lui révéla la force du plaisir qui dissout l'inquiétude, puis la torpeur brûlante des sommeils conjugués. Il lui fit croire à l'amour partagé. Elle le reçut chez elle, rue Rochechouart, lui donna, bien sûr, de l'argent ainsi que les clés de son appartement et celles des portes d'un escalier de service, très peu utilisé, afin qu'il puisse venir à son gré. Enfin, prise d'une folle passion, elle lui dit tout de sa vie et de ses ressources financières. Propriétaire de bois et de fermes dont elle tirait ses revenus, elle gardait chez elle, comme son défunt père qui ne faisait pas confiance aux banques, une fortune cachée dans le double fond, bloqué par un mécanisme simple et efficace, d'une banale armoire à crémaillère : trois sachets de cuir emplis de bijoux, de lingots, de monnaies d'or.

La malheureuse ne se rendit pas compte que cette confiance signait son destin.

*

* *